

MUSIQUE PRIM
CHANT CHORAL

Les Mille Tours d'Edison

Entretien avec Julien Joubert



radiofrance



ENTRETIEN AVEC JULIEN JOUBERT

Comment s'organise le travail avec le librettiste ?

Sur ce sujet, il y avait une contrainte de taille, qui est que ni Gaël Lépingle ni moi ne maîtrisons bien le propos. Dans *Nous n'irons pas à l'opéra*, je m'attaquais à un sujet que je connaissais un peu. Dans *Mademoiselle Louise et l'aviateur allié*, qui parle de la Résistance, avec quelques lectures, Gaël avait bien cerné le sujet. Alors que là – on a eu beau lire plusieurs biographies d'Edison –, quand on a rencontré les académiciens des sciences qui accompagnent La main à la pâte, ils ont hiérarchisé les informations en nous disant : « ça, il faudra en parler, et aborder ceci et cela. » On avait un cahier des charges extrêmement précis, mais aucunement lié à une trame dramatique. Parfois, plus il y a de contraintes, plus on voit naître une trame dramatique. Alors que là, plus il y avait de contraintes, plus on s'éloignait de la possibilité d'écrire un opéra.

C'était décourageant ?

Mais non, très excitant, au contraire ! C'est la première fois que l'on travaille d'une manière aussi construite avec un partenaire qui a pour but, dès le départ, d'exploiter systématiquement un aspect, non musical, de l'opéra en classe. Comment faire quelque chose de didactique, très lourd en contenu, en restant hyper léger ? Nous avons plusieurs cordes à notre arc. La musique vient en dernier, mais, dans son livret, Gaël a fait le texte le plus poétique et le plus léger possible. Évidemment, son texte a du sens, mais il est beau, en soi. Même si on ne tient pas compte du sens, c'est joli et sympathique... Il y a des scientifiques, que je croise aujourd'hui, qui me disent des choses comme : « c'est bizarre de dire que les électrons coulent. » Oui, mais Gaël, qui écoute la langue, il a entendu le mot courant, et le courant ça coule... ou enfin, ça court, littéralement. Gaël s'est amusé, comme quelqu'un qui construit des mots croisés. Il faut un nombre déterminé de chants, qui sont eux-mêmes de durées et de styles variables... et là-dedans, il fallait qu'il case la jeunesse d'Edison, des éléments biographiques, Menlo Park... sans oublier, surtout, les éléments scientifiques qui allaient faire l'objet d'expériences en classe, comme l'ampoule, le phonographe et le télégraphe.

C'est alors que le compositeur intervient ?

Une fois que j'ai reçu tout cela... moi, je sais quel « poids » doit avoir un opéra pour enfants. Je sais que pour qu'il retienne l'intérêt d'une classe pendant une partie de l'année, il faut qu'il soit relativement léger, qu'il y ait un côté dynamique, pétillant. Ici, vu toutes les connaissances apportées par le texte et l'exploitation scientifique que cela entraîne en classe, je ne pouvais pas composer en plus une musique qui soit exigeante, complexe, lourde de sens. Comme celles que j'ai pu faire pour *Mademoiselle Louise* ou *L'Atelier du Nouveau Monde*, par exemple. Sur ce livret, où il n'y a pas d'intrigue à proprement parler, j'ai dû faire une musique qui ne me ressemble pas forcément. C'est un peu le propre d'une commande. Il s'agit au départ d'un sujet qui nous est étranger, et que le compositeur, comme le librettiste, doit faire sien. J'ai été obligé de proposer une musique beaucoup plus légère, de style un peu opérétique ou musique de bal. Et je l'ai fait de bon cœur, cela ne me gêne pas ! Je compose une musique au service de quelque chose, au même titre qu'un compositeur de musique de film, de scène ou de ballet : c'est l'argument qui prime. Dans ce cas précis, les choses de l'esprit ont un poids, cela occupe une partie du contenu, et moi je sais que je dois faire l'emballage.

La chanson de variété est une source d'inspiration ?

Oui, c'est indéniable. Et comme souvent, on est à la limite du mauvais goût... J'espère que l'on est bien du bon côté de la limite ! C'est ce qui fait qu'il y a du plaisir à chanter cette histoire. Même si, c'est presque un peu trop sucré, un peu trop léger ! La petite comptine des électrons, au début, elle paraît ridicule..., mais, au bout de quelques mesures, je glisse quelques accords qui ajoutent de la tendresse, et le ridicule devient naïveté, charme.

Quelle est la place de la polyphonie ?

La commande est clairement « à une voix ». Parfois, les compositeurs se laissent emporter par une fièvre créatrice et ils en oublient les destinataires ! Ça n'est pas le cas de nous trois – Coralie Fayolle, Bruno Fontaine ou moi – qui avons travaillé sur ce cycle « Trois compositeurs font chanter l'école ». Je pense qu'on sait à qui on s'adresse. Pour ma part, je comprends très bien la contrainte : « Attention, c'est pour des élèves de cycle 3. » Cependant, je la regrette un peu parce que je me dis qu'on peut faire quelque chose de très simple, à deux ou trois voix. Alors, j'ai contourné la consigne : tout est à une voix, mais, comme par hasard, si à la fin de telle ou telle scène, on a envie de superposer le premier refrain avec le deuxième et le troisième, ça marche ! C'est optionnel. De toute façon, tout a été travaillé... Donc, à partir de là, pourquoi ne pas le tenter ? Ça ne coûte presque rien de se lancer dans la polyphonie... !

Quel est le rôle proposé aux enfants ?

La plupart du temps, Gaël et moi faisons jouer aux enfants des rôles d'enfants. Ici, comme pour *Nous n'irons pas à l'opéra*, ce sont les élèves d'une classe. Le rôle, très bref et non chanté, du professeur qui les interroge, au début, peut être tenu par le professeur ou n'importe quel adulte (le chef de chœur notamment), ou par un enfant. Les passages parlés entre les chants permettent de faire du lien et de parcourir plus rapidement la biographie d'Edison. Ils sont très brefs et à distribuer entre les choristes. L'essentiel est raconté à travers les chants.